

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
 Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT :
 Pour Roubaix, 25 francs par an.
 Pour six mois, 14 francs.
 Pour trois mois, 7 50 francs.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant, bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez MM. LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la publication des annonces de MM. HAVAS, LAFFITE, BULLIER et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

Roubaix, 9 février 1865.

BULLETIN.

La session du Parlement d'Angleterre a été ouverte mardi. Le discours prononcé au nom de la reine Victoria ne donne prise à aucun commentaire équivoque tant il est franchement élogieux.

La question dano-allemande est appréciée en deux mots, d'une modeste exemplaire. Ils disent que le gouvernement de la Grande-Bretagne a l'espoir bien fondé que, sur ce point, on n'a à redouter aucune nouvelle perturbation de la paix en Europe. Le Foreign Office passe l'éponge sur le passé; lord Russell oublie complètement ses notes comminatoires de l'année dernière et se déclare pleinement satisfait.

En ce qui concerne la guerre civile des Etats-Unis, l'allocation royale ne formule qu'une volonté: c'est que l'Angleterre persistera fermement à observer une stricte neutralité; qu'une espérance, celle de voir une réconciliation amicale, mettre fin à la lutte. Ce dernier souhait est-il bien sincère? Nous l'ignorons, mais il n'en ressort pas moins que les conseillers de la Reine ont amené à maturité à tout le monde, afin de mieux démontrer son profond amour pour la paix.

Le discours de la Reine constate la situation actuelle du Japon plus favorable au commerce européen; il parle des événements militaires de la Nouvelle-Zélande non encore pacifiée, du Canada et de ses projets de Confédération, approuvés par les ministres de la Reine; de la tranquillité de l'Inde; mais pas un mot sur le conflit entre Rome et Turin. A plus forte raison sur les rigueurs aussi odieuses que stériles exercées par la Russie contre la Pologne.

Un silence parfait est sévèrement observé sur la réduction de l'armée anglaise; il en est de même en matière de réforme électorale.

Une seule séance a suffi, à la Chambre des Lords et à la Chambre des communes pour la discussion et le vote de l'Adresse en réponse au discours du trône. L'opposition n'a tenté que des objections secondaires et les orateurs du gouvernement se sont bornés à des réponses plus ou moins évanescentes. On sait d'ailleurs que le débat sur l'Adresse chez nos voisins est en quelque sorte purement formaliste. C'est dans les débats subséquents que viendront les notions relatives à la réforme électorale, à la réduction de l'armée et aux questions extérieures. On parle d'une coalition entre les Tories et les Radicaux; mais le ministre Palmerston-Russell ne montre à cet égard aucune appréhension.

D'après le Bulletin de Paris, l'impression des documents qui constituent le Livre Jaune est sur le point d'être terminée. On dit que ce recueil contiendra des pièces très intéressantes et même très inattendues au sujet des affaires de Rome et d'Italie.

On écrit de Turin que plusieurs adresses de condoléance ont été adressées par les corps constitués à sa majesté le roi Victor-Emanuel pour exprimer le regret de son départ prématuré pour Florence.

On écrit de Berlin 6 février que l'ambassadeur autrichien, M. Karoly, était arrivé le soir avec la réponse du cabinet de Vienne.

Dans une conférence avec le ministre de la guerre sur la réorganisation de l'armée, des députés progressistes influents se sont déclarés prêts à accepter comme définitif le chiffre de 200,000 hommes pour l'année.

Le Folkething de Copenhague a adopté, en première lecture, le projet de constitution. Il a ensuite décidé, par 62 voix contre 31, de passer à la deuxième lecture, après avoir rejeté la proposition de former une commission pour l'examen du projet.

Les nouvelles de New-York disent que

M. Blair est de retour à Washington. On croit que sa mission a entièrement échoué. M. Davis a demandé que les négociations fussent conduites comme entre deux nations complètement indépendantes avec un armistice qui se prolongerait pendant toute leur durée.

J. Renoux.

On lit dans la France :
 Un de nos amis, en position d'être bien informé, nous adresse de Rome, à la date du 4 février, une intéressante lettre dont nous extrayons les lignes qui suivent sur l'accueil fait par la cour romaine à l'écrit de Mgr Dupanloup :

« Peut-être attachez-vous du prix à savoir exactement l'impression produite ici par l'éloquent brochure de l'évêque d'Orléans. Je suis en mesure de vous assurer que le pape s'est exprimé en ces termes devant plusieurs personnes, et, en d'autres, devant un prêtre de qui je le tiens :
 « Dites à ceux qui n'ont pas compris l'encyclique de demander des explications à Mgr Dupanloup. »

« Un personnage considérable, fort bien renseigné sur tout ce qui se passe au Vatican, m'a confirmé de tout point ces informations. Cela est d'une importance que je n'ai pas besoin de vous signaler.

Toutefois, il pourrait bien arriver à Paris quelque version contradictoire; mais cela tient à des circonstances et à des situations qu'on ne peut connaître à distance.

J'ai eu l'honneur d'être reçu par le pape avec une extrême bonté. Sa santé est parfaite; il paraît n'avoir que soixante ans. Il cause avec un charme extrême de toutes choses, et sa sagacité n'exclut pas une sérénité qu'entretenant une entière confiance en Dieu.

Nous lisons dans le même journal :
 « Nous avons dit que le principe de la gratuité absolue dans l'enseignement primaire avait été vivement débattu au sein du conseil privé.

« On assure que la majorité du conseil s'est prononcée contre la gratuité ainsi entendue.

« Des objections de diverse nature ont été faites à ce système, tel qu'il s'agirait de l'établir; la plus importante serait tirée

de considérations financières, et l'on peut en apprécier toute la valeur par ce seul fait que le total des rétributions scolaires, dans toute la France, s'élève actuellement à 30 millions.

« Ce serait donc une somme égale à inscrire au budget de l'instruction primaire.

« On comprend que, dans l'état actuel de nos finances, ce soit là une difficulté sérieuse.

On écrit de Vienne, 6 février :
 « M. de Bismark a trouvé, ou croit avoir trouvé un moyen efficace et très pacifique d'amener l'Autriche à faire les concessions qu'il demande dans la question des duchés; il cherche à acheter des concessions... avec de l'argent, c'est-à-dire à pratiquer la corruption sur une grande échelle. L'Empire d'Autriche, si richement doté par la nature, mais si mal administré par son gouvernement a le plus grand besoin d'argent. Eh bien ! le cabinet de Berlin offre à cet empire le remboursement immédiat des frais que lui a causés la guerre contre le Danemark à la condition qu'il laissera la solution de la question des duchés entre les mains de la Prusse.

« Il est positif que cette offre plus ou moins blessante pour l'amour propre de l'Autriche a été faite, mais en termes amicaux et sous une forme flatteuse. L'ignorer si elle est formulée verbalement par M. de Werther ou dans une dépêche secrète.

M. de Bismark croit que le cabinet de Vienne ne désire si impatiemment la solution de la question des duchés qu'il fin de rentrer le plus tôt possible dans les fonds qui lui sont dus à titre d'indemnité de guerre; d'après M. de Bismark, le gouvernement est en mesure de rembourser immédiatement cette somme à l'Autriche. On affirme que le cabinet de Vienne est assez disposé à accepter les offres du gouvernement prussien afin de faire face aux embarras dans lesquels se trouve le trésor.

Plusieurs journaux ont donné comme certaine la démission du cabinet de Madrid à l'occasion de l'anticipation de 600 millions de reaux, et ils en ont conclu que le ministère espagnol allait être changé.

Ces journaux se sont trompés ou ont été trompés. La vérité, la voici, d'après une dépêche de Madrid :
 « La dernière séance de la Chambre des

députés a été très importante. La majorité s'est montrée compacte depuis le commencement jusqu'à la fin. Le ministre des finances a prononcé un brillant discours sur l'anticipation de l'impôt et a démontré clairement les causes qui ont amené le Trésor à l'état où il se trouve. Ce discours a produit une profonde sensation sur tous les bancs de la Chambre. Elle s'est réunie dans ses bureaux et a nommé, à une grande majorité, tous les commissaires proposés par le gouvernement.

DÉPÊCHES TÉLÉGRAPHIQUES

L'Agence Hapas nous communique les dépêches télégraphiques suivantes :
 Londres, 7 février.
 Le Times a reçu de son correspondant particulier de New-York les nouvelles suivantes en date du 27 janvier :
 Une escadrille composée de trois navires cuirassés, cinq canonnières et trois navires à éperon, venant de Richmond, a descendu la rivière James pendant la nuit du 23, dans l'intention presumée de détruire le magasin de Grant à City-Point. L'obstruction de la rivière par les fédéraux a fait échouer l'expédition.

On dit que Sherman s'est arrêté devant lui des forces très considérables. M. Blair est revenu à Washington. Le résultat de sa mission est inconnu.

Southampton, 7 février.
 La Magdalena a apporté des nouvelles de Rio-Janeiro du 10 janvier. A cette date, le gouvernement brésilien envoyait toutes les troupes et tous les navires dont il pouvait disposer, dans la rivière de la Plata pour continuer la guerre. Le gouvernement de Paraguay avait expédié un corps de 2,000 hommes avec mission de s'emparer de la province brésilienne de Matto-Grosso. La république argentine gardait la neutralité.

Copenhague, 7 février.
 Dans la séance d'aujourd'hui au Folkething, M. Hanssens a présenté une proposition pour le rétablissement de la Constitution de juin 1849. Cette proposition a été repoussée par le ministre de l'intérieur qui a déclaré que le gouvernement ne pouvait pas prendre part à la discussion. Après les plus vifs débats, la Chambre a passé à la deuxième lecture et décide le renvoi à la commission.

Madrid, 7 février.
 Les lettres de Puerto-Rico disent que

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX
 DU 10 FEVRIER 1865.

— N° 15 —

RAYMOND D'ARMENTIÈRES,

PAR
 LA VICOMTESSE DE LENCHE.

CHAPITRE X.
 (Suite)

— Oh ! non, ma tante, s'écria Blanche en l'embrassant avec effusion, je ne vous en veux pas. Ne sais-je pas bien que vous m'aimez comme votre enfant ?

— Oui, tu es dans mon cœur au même rang que mes fils. Voilà pourquoi je souffre tant des torts de l'un d'eux à ton égard.

— Faites comme moi, ma tante, pardonnez et... oubliez.

— Tu n'as pas oublié, enfant, c'est impossible; tu n'oublieras que quand tu auras...
 Reproduction interdite. — Voir le Journal de Roubaix du 8 février.

res donné tout cœur à quelqu'un qui le remplisse tout entier.

— Non, non, dit M^{lle} de Vignolle toute frissonnante, en se croisant les mains sur la poitrine par un mouvement instinctif, laissez-le moi, mon cœur. Pourquoi voulez-vous que je le donne ?

— Et toi, ma fille, pourquoi cette anxiété ? Parce qu'un homme t'a blessée, vas-tu les prendre tous en haine ?

— Je ne hais personne, répondit Blanche avec douceur et tristesse.

— Ou bien en as-tu peur ? Ne t'inspirent-ils plus que de la défiance ? Mais réfléchis qu'il ne sont pas tous dans la position où se trouvait le duc. Après la sévère leçon que j'ai reçue, je me garderais bien désormais d'arranger aucun mariage. Je sers simplement d'intermédiaire à un homme qui t'adore et qui n'ose te le dire lui-même. Voyons, tu n'es pas curieuse de savoir qui ?

Blanche hochait la tête.

« C'est désespérant, poursuivait la duchesse, s'animant malgré elle. Sois-tu bien que tu désolais ton père, avec cet air d'indifférence et de découragement ? Il te voit malheureuse, lui qui donnerait sa vie pour ton bonheur.

— Ah ! ma tante, s'écria Blanche fondant en larmes, voilà un reproche que je n'attendais pas.

— Pardonne-moi; le chagrin me rend injuste. J'avoue que tu es vaillante et que tu t'épuises en efforts pour paraître gaie. Mais, vois-tu, mon enfant, nous t'aimons trop pour ne pas lire, malgré toi, un peu de désenchantement au fond de

ton âme. Cela nous afflige. Autre chose encore nous inquiète. Recherche comme tu l'es par les plus beaux partis et les hommes les plus distingués de la noblesse, on va s'étonner de la lenteur à faire un choix. On se demandera la cause secrète de ta répugnance pour le mariage; et on la cherchera dans une passion romanesque pour le duc d'Armentières, qui l'a dédaignée. Le monde est méchant. On aura l'air de te plaindre, mais ce sera une compassion ironique. Raymond t'accordera, je t'en doute point, une pitié plus sincère...

— Sa pitié ? interrompit Blanche, cessant tout à coup de pleurer et les yeux en feu. Je n'en veux point, ma tante. Dites-moi le nom du prétendant qui vous a chargée de ses intérêts.

— Tu ne le devines point.

— Je n'en ai pas la moindre idée.

— Tu n'as pas compris que, si j'interviens encore dans cette affaire, ce ne peut être que par un seul désir : celui de voir les torts de mon fils aimés réparés par mon fils cadet !

— Il s'agit d'Octave ?

— Eh bien, pourquoi cet étonnement ? Tu n'ignorais pas son amour.

— Mais je l'ai si peu encouragé !

— L'amour vrai est riche d'espoir. Tant que ta main n'appartiendra pas à un autre le marquis espérera. Parle-moi en toute franchise; parmi les prétendants, est-il quelqu'un que tu lui préfères ?

— Personne. J'ai beaucoup d'amitié pour mon cousin Octave; les autres me sont indifférents.

— Et... cette amitié ne deviendra-t-elle jamais de l'amour ?

— Non, ma tante, je sens bien que non.

— Du moins, ne pourra-t-elle pas en tenir lieu ?

Pour toute réponse, M^{lle} de Vignolle leva sur la duchesse un regard surpris.

« Je m'explique. Crois-tu aimer assez le marquis pour être capable, une fois sa femme, de le rendre heureux, et ne pas te sentir toi-même trop malheureuse ?

— S'il faut absolument que je me marie, dit Blanche avec dignité, je ne le ferai que dans la ferme intention de remplir en conscience les devoirs d'épouse. Mais, poursuivait-elle d'une voix triste, cela suffirait-il au bonheur de mon mari ?

— Et la bien, mon enfant ? Tu n'en parles pas.

— Oh ! moi... fit-elle, l'air abattu.

Elle s'interrompit, car elle allait ajouter : Je n'attends plus le bonheur sur la terre. Sa tante devina et ne la pressa point d'achever.

« Il faut songer à toi aussi, ma fille. Je ne te demande pas un sacrifice. Ta satisfaction n'est pour le moins aussi précieuse que celle du marquis.

Elle disait vrai; elle croyait agir dans l'intérêt de Blanche en l'arrachant à sa mielle douleur pour occuper son cœur et son esprit d'un objet nouveau. Octave avait réussi à faire partager à sa mère la conviction que sa cousine finirait par

l'aimer et par être heureuse de lui appartenir. La duchesse continua :

« Aussi n'appuierais-je pas les prétentions d'Octave, si je n'étais certaine que son affection est sérieuse, profonde et ardente. O ma petite Blanche, tu ignores cela, toi, dans ta candeur d'enfant, il est si rare de rencontrer en ce monde, quand on est doué d'une âme comme la tienne, l'amour qu'on mérite et qu'on a rêvé. Tu n'apprécies pas encore ce bonheur-là.

— Pardon, ma tante, s'écria vivement M^{lle} de Vignolle. Vous vous trompez, je ne suis pas une ingratitude. Je sais gré à Octave de ses sentiments. Est-ce ma faute si je ne puis y répondre ?

— Pauvre Octave ! murmura la duchesse. Combien il va souffrir !

Une larme brillait sous sa paupière. Blanche s'attendrit. Sa conscience timorée lui reprocha l'affliction qu'elle causait à cette maternelle amie. Elle songea aussi au chagrin d'Octave, chagrin qu'elle connaissait par expérience et elle se trouva cruel d'infliger à autrui le supplice qui lui semblait à elle-même si douloureux. Elle s'accusa d'égoïsme; elle fut prise d'un élan de charité, d'abnégation. Elle avait dit adieu aux joies de la vie; eh bien, c'était une raison pour s'attacher à faire le bonheur des autres. Toute la famille désirait ce mariage. Ne pouvait-elle sacrifier aux désirs de tous son désir secret de rester fille ?

Toutes ces pensées l'assaillirent à la fois, avec la rapidité de l'éclair. A demi subjuguée, les yeux humides, elle écouta la duchesse lui parler d'Octave, lui répéter